Histoire littéraire.

Eugen CIZEK, *Histoire et historiens à Rome dans l'Antiquité* : Presses universitaires de Lyon, 1995, 355 pages.

C'est un double souci de clarté et de synthèse qui préside à cet ouvrage, puisque l'auteur s'y propose, en tenant compte d'études récentes sur le sujet, de dresser un panorama de l'historiographie latine, depuis les premiers annalistes jusqu'à Ammien Marcellin et aux débuts de l'historiographie chrétienne. L'ensemble de l'exposé repose sur une thèse selon laquelle, dans la littérature latine, l'historiographie connut des débuts assez tardifs (elle ne commence vraiment qu'au I^er^ siècle avant notre ère) parce qu'elle ne constitue pas un genre unique, mais « une fédération de genres », ayant chacun sa spécificité. C'est pourquoi l'ouvrage s'ouvre sur une introduction où Eugen CIZEK s'efforce de définir les conditions socio-culturelles dans lesquelles se sont formés les divers types historiques afin de déterminer, au-delà de l'apparente hétérogénéité de l'ensemble, ce qui constitue, selon lui, la vocation commune à ces différentes formes; il dégage ainsi six traits : leur fonction éducatrice et moralisatrice, leur fonction patriotique, leur honnêteté, leur partialité — ce qui n'est nullement en contradiction avec le point précédent dans la mesure où la plupart des historiens participent effectivement aux événements et ne parviennent qu'à une vérité subjective, déformée —, leur autonomie stylistique et leur ton oratoire.

Une fois ces préalables posés, l'auteur distingue différentes périodes afin de rendre compte de l'évolution des genres historiques à Rome, en se fondant sur une démarche à deux niveaux, qu'il précise dans l'avertissement qui figure au début de l'ouvrage : à l'intérieur de chaque période, il examine non seulement les grands historiens, mais il accorde parallèlement une large place à la réflexion sur l'art d'écrire l'histoire et à l'évolution des genres. Ainsi, il illustre les tendances successives en accordant son attention aux écrivains comme Cicéron qui, sans avoir eux-mêmes écrit des ouvrages historiques, ont influencé leur élaboration, ou encore en examinant des historiens peu connus ou ceux dont nous ne possédons que de rares fragments. En annexe, un tableau résume cette recherche en faisant apparaître, dans un ordre chronologique, les noms de tous ceux qui ont contribué à chaque forme historique.

Quant aux grands noms de l'historiographie latine, leur est naturellement réservée une place privilégiée dans cette étude. Pour ces auteurs majeurs, E. CIZEK brosse des monographies dans lesquelles il commence par les indispensables éléments sur leur vie et leur personnalité afin de montrer comment ils prennent place dans les réalités politiques de la cité; puis il s'attache à faire ressortir les caractères essentiels de leurs œuvres, dans l'intention de dégager leurs principes de composition, leur méthode de causalité ainsi que, plus largement, leur poétique de l'histoire, sans négliger les particularités de leur style. Par conséquent, l'examen est mené non seulement sous l'angle de leur singularité, où ressort ce qui constitue leur talent propre, mais encore de leur insertion dans l'évolution générale des genres, de la pierre qu'ils posent dans l'édifice commun. Cette réflexion conduit l'auteur à manifester son admiration pour Tacite, puisque c'est, selon lui, dans le génie de ce dernier que l'historiographie latine trouve son aboutissement et son apogée, tant au niveau de la forme que de la réflexion.

La présentation demeure certes générale, comme le réclame l'étendue du propos, mais elle n'en est pas moins émaillée de nombreuses remarques pertinentes qui, à l'instar de la bibliographie succincte placée à la fin de l'ouvrage, offrent de

précieuses orientations pour de plus amples recherches. Par conséquent, il s'agit là d'un remarquable outil de travail qui sait informer tout en soulevant des questions, et qui devrait devenir une référence pour quiconque désire aborder l'historiographie latine ou en approfondir sa connaissance.

Fabrice EMPLI.

Alain DEREMETZ, *Le Miroir des Muses*, poétiques de la réflexivité à Rome : Presses universitaires du Septentrion, 1995, 497 pages.

Cet ouvrage constitue la version allégée d'une thèse de doctorat d'État soutenue à Lille en 1992 sous le titre *Rhétorique et poétique : la création poétique et ses représentations dans la poésie latine*. L'auteur se propose d'appliquer la théorie de la réflexivité au domaine de la poésie latine qu'il envisage du IIe siècle avant J.-C. au premier siècle de notre ère. Il le fait avec une double compétence, une expérience approfondie de philologue classique et une connaissance bien assimilée des perspectives modernes de la linguistique et de la sémiotique qui viennent renouveler l'éclairage de son sujet : il s'agit de découvrir dans les œuvres étudiées une sorte de symbolisme et plus précisément d'un discours sur le discours.

Pour montrer que les poètes nous parlent de leur art et font du poème le vrai thème de leur discours, A. DEREMETZ use d'une prudence judicieuse à l'égard de ses instruments et commence par définir *les images du texte poétique et leur fonction* : cinq chapitres nous rapprochent méthodiquement de l'essentiel. La théorie est présentée clairement dans ses composantes (référentialité et textualité, l'identité du texte, l'inscription antique comme modèle textuel, le modèle textuel antique). L'auteur analyse les représentations internes du texte poétique dans l'Antiquité, limites et ordre du texte, le mythe de la double fondation, les quatre modalités poétiques de l'inspiration, et privilégie finalement la catabase d'Énée au livre VI de l'*Énéide*.

Tout au long de ce développement en majeure partie théorique, se dessine l'idée de l'originalité de la romanité par rapport à ses sources; et c'est ce que viennent illustrer — par le biais de la réflexivité — les six chapitres de la seconde partie sur *les arts poétiques*. Ce sont d'abord les prologues de Térence qui sont étudiés en tant que comédie de la *poiésis* : ils explicitent le système de chaque *fabula* et se livrent à une sorte de jeu parodique. Le deuxième chapitre présente l'Hymne à Vénus de Lucrèce, après les exégèses de P. GRIMAL, M. BOLLACK et P. SCHRIJVERS, comme évoquant la naissance de l'œuvre, et montre, en des pages convaincantes, que le « Poème de Lucrèce » est une épopée érotique. Au chapitre III, A. DEREMETZ souligne, à propos de la *Bucolique VI*, la portée de la métaphore du *carmen deductum*; s'appuyant sur Théocrite, Callimaque et Lucrèce, Virgile englobe dans cette pièce tous les autres genres et notamment celui de l'élégie. Avec Properce et l'élégie IV, 2, on passe à la métaphore de la statuaire et on voit s'établir une équivalence entre la statue *opus* de Mamurius et l'élégie *opus* de Properce. Un autre aspect de l'élégie augustéenne se trouve abordé dans le chapitre V où le lecteur est sollicité de considérer l'*Art d'aimer* d'Ovide comme une parodie et comme un art poétique de l'élégie érotique. Le dernier chapitre propose une vision, elle aussi nouvelle et convaincante, des chants de Teuthras au livre XI des *Punica* de Silius Italicus comme la mise en abîme de la performance aédique dans une époque antique.

Le livre d'Alain DEREMETZ contribue à mettre en lumière une conception positive de l'imitation et majore l'importance de la romanité en montrant qu'elle recon-

nait et transcende à la fois sa dette envers la Grèce. La démarche d'ensemble valorise la culture très étendue de son auteur et la maîtrise qu'il a de connaissances multiples soutenues par un véritable enthousiasme. On ne peut rendre compte ici des réussites de détail, analyses perspicaces et traductions personnelles stimulantes. Qu'il suffise de dire en conclusion qu'un tel ouvrage — qui fera date dans nos études — se distingue dans son ensemble par un goût très rare et habilement justifié pour la poésie des Latins et pour leur poétique.

Simone VIARRE.

Autour du Miles Gloriosus *de Plaute. Actes du colloque organisé par le C. R. A. T. A.* (Centre de Recherches Appliquées au Théâtre Antique), Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse, 12-13 mai 1993, Jean SOUBIRAN (ed.) : Toulouse, Imprimerie de L'Université de Toulouse-Le Mirail, 1993, 132 pages.

Ce recueil d'études consacrées au *Miles Gloriosus* de Plaute témoigne à nouveau, après le Colloque international *Dramaturgie et Actualité du Théâtre Antique* (Toulouse, 17-19 octobre 1991), de l'énergie manifestée en faveur du théâtre antique par le Centre de Recherches Appliquées au Théâtre Antique de l'Université de Toulouse-Le Mirail, fondé en 1990 par Michel MENU. Cette ferveur s'organise ici autour de l'un des archétypes du théâtre comique, choisi en raison du programme des agrégations des lettres et de grammaire (1993) et en hommage à Jean SOUBIRAN. Dans une étude intitulée *Sur le bestiaire de Plaute dans le Miles Gloriosus*, Monique CRAMPON expose la richesse des comparaisons animalières dont use Plaute, qu'elles soient propres à la comédie ou qu'elles parodient la tragédie. D'accord avec la zoologie antique, ces images tirent leur grande puissance comique du mélange des règnes humain et animal. Au rebours de la tragédie, où cette « interpénétration des mondes » (p. 38) implique leur bouleversement, cette transgression formelle provoque le rire en associant hommes et bêtes dans la poursuite et le travestissement. Jean Christian DUMONT, pour sa part, nous livre ses réflexions sur *Guerre, paix et servitude dans le Miles Gloriosus*, satire de « la guerre et des militaires, éloge de la paix » (p. 47). Il met en lumière la façon dont le *Miles* nous entretient de la situation politique romaine et italienne après la guerre d'Hannibal. Si, d'une part, Plaute se trouva pris comme Naevius dans les luttes de clans qui divisaient Rome face au danger carthaginois, il ne renonça pas pour autant à représenter « un rêve de paix, d'existence paisible et insouciante » (p. 53) dans l'Italie mise à feu et à sang par la guerre. D'autre part, il avertit Rome de se méfier d'une avidité démesurée de butin et de gloire assouvie aux dépens des anciens alliés parfois infidèles, cités soumises comme leurs esclaves sont confisqués. C'est en appuyant sa démonstration sur trois exemples que Michel GRIFFE attire notre attention sur les jeux de langage chez Plaute. Ils ne se limitent pas aux calembours mais font appel à la syntaxe, aux figures de style et aux « actes de langage » étudiés par la linguistique, ce qui justifie le titre de cet essai : *Le comique linguistique de Plaute*. L'auteur explique d'abord comment un jeu de mots du *Curculio*, 70-74 repose sur la double lecture possible d'une proposition infinitive (71 : *Me inferre Veneri haec uoui iaientaculum*). Grâce à un deuxième exemple (*Captiui*, 877-885), il étudie l'invention burlesque qui substitue la *sancta Saturitas* aux *di immortales* dans un serment romain, lui-même renforcé de serments grecs. L'un d'eux (886 : *tan Koran*), jouant sur l'homonymie de Koré-Perséphone avec la ville latine de Cora (la moderne Cori), permet de faire défiler le Latium méridional taxé d'*asperitas*. Dans un troisième temps, par une analyse des mécanismes de l'interrogation, l'auteur lève les incohérences qui entachent le *Curculio*, 1-14. La *uis comica* de Plaute est donc capable

de servir « d'ossature à des scènes entières » (p. 68). Jean-Pierre MAUREL (*Interrogation et exhibition dans le Miles Gloriosus*) s'intéresse à la façon dont les innombrables interrogations directes et indirectes dans le *Miles* contribuent à l'art dramatique de Plaute. En se fondant sur les apports de la linguistique et en les appliquant à de nombreux exemples de cette comédie, il expose combien les questions contribuent efficacement à la mise en mouvement de l'intrigue dont Palestrion, « représentant évident de l'Auteur, est le véritable *deus ex machina* » (p. 78). Il y a ceux qui savent et ceux qui sont contraints d'exhiber leur ignorance. *Comment traduire Plaute* ? C'est la question que pose Jean-Pierre MAZIÈRES. À mi-chemin entre ceux qui mettent le texte original à distance et ceux qui le transposent, il entend se tenir dans une position médiane. Pour exemple, il propose ici de rendre le passage du rythme iambique au rythme trochaïque dans le *Miles*, 150-161 par celui de l'alexandrin à l'octosyllabe. Voilà l'exemple de la façon dont la comédie latine pourrait retrouver la faveur du public grâce au renouvellement actuel des traductions. Dans un essai intitulé *La romanité du Miles Gloriosus*, Claude PANSIERI s'attache au problème de la date du *Miles* et à son sens, aux *realia* typiquement romains que cette comédie contient, à la signification de l'allusion à Naevius ainsi qu'à celle du rôle d'Artotrogus puis il s'interroge sur la portée romaine de l'antimilitarisme de cette comédie. En se servant des conventions de la Néa pour paraître se conformer aux recommandations officielles d'apolitisme, Plaute reconduit ses auditeurs à Rome par mille ruses. Jean SOUBIRAN, enfin, clôt lui-même ce recueil par un exposé : *La métrique de Plaute dans le Miles Gloriosus. Certitudes et incertitudes*. Ces dernières sont, bien entendu, celles des apprentis métriciens auxquels il est consacré. Il procède des certitudes de la métrique aux particularités de la prosodie archaïque de Plaute qui, couplées aux substitutions permises par les schémas métriques, provoquent les incertitudes de scansion que l'on sait tout en interférant avec la critique textuelle. La métrique, conclut-il, doit être au plaisir de lire — et d'entendre ! — Plaute ce que le solfège et l'harmonie sont à la compréhension de la musique. C'est au total vers ce plaisir de la comédie antique que convergent toutes ces approches riches et variées.

Marc DERAMAIX.

André ARCELLASCHI, *Amphitryon*, tragicomédie en cinq actes (Bibliothèque d'études classiques) : Louvain-Paris, Éd. Peters, 1996, 102 pages.

Jamais sans doute la docte *Revue des Études latines* n'eut à rendre compte d'un ouvrage comme celui-ci, en exergue auquel on pourrait placer le fameux distique de Pétrone :

> *Quid me constricta spectatis fronte, Catones,*
> *damnatisque nouae simplicitatis opus?*

Il ne s'agit, en effet, ni d'une édition ni d'une traduction de la pièce de Plaute, mais d'une réécriture, tout à la fois très fidèle et très libre, de la comédie latine. Très fidèle, car l'auteur, à la différence de ses devanciers plus ou moins illustres, dont Molière et Giraudoux, suit pas à pas le canevas de la *fabula* plautinienne, dont sa propre pièce respecte la structure et l'intrigue, scène après scène, sans s'écarter le moins du monde, à cet égard, de son modèle. Mais très libre aussi, car le texte est radicalement modernisé, tant dans la forme que dans le fond, notamment par une profusion d'anachronismes (bien entendu volontaires) et d'allusions aux réalités politiques et sociales puisées dans l'actualité la plus brûlante, ainsi que par l'adjonction aux personnages traditionnels d'un chœur de journalistes de la presse

écrite et télévisée, dont les interventions sont particulièrement pittoresques. Quant au style et au vocabulaire, ils sont d'une verdeur et d'une truculence que l'on qualifierait volontiers de rabelaisiennes, si cet adjectif n'était un peu faible! C'est ainsi que Jupiter, déguisé, comme il se doit, en Amphitryon, souhaite qu' « à l'armée il n'y ait pas un vieux con de juteux de la Légion qui se soit aperçu de quelque chose »; que Sosie, s'adressant à Mercure, s'écrie : « bordel de merde! tu ne nous empêcheras pas d'être nous-même, employé et déclaré à la Sécu par notre patron »; et qu'Alcmène demande à son époux : « Tu veux tes pantoufles? Et un petit whisky, bien sûr? Mon pauvre minet, tu as tellement travaillé au bureau! ». On aura compris qu'André ARCELLASCHI « ne fait pas dans la dentelle », et n'hésite pas à prendre avec les bienséances des libertés au moins égales à celles qu'il prend avec le texte de Plaute. Les calembours fourmillent littéralement, l'argot se taille une place de choix, et l'irrespect va jusqu'à faire entonner par le chœur, pour saluer la naissance d'Hercule, *Il est né le divin enfant.* Le tout donne un résultat étonnant et détonant, auquel certains seront sans doute allergiques et où d'autres verront une totale réussite (au demeurant, ce n'est qu'à la représentation, et non à la lecture en vue d'un compte rendu, que ce résultat pourrait être valablement jugé). En fait, on l'aura compris, l'ambition d'André ARCELLASCHI, lequel est par ailleurs l'un des meilleurs spécialistes du théâtre latin, a été d'écrire la pièce que Plaute aurait peut-être écrite s'il vivait de nos jours et s'exprimait en français. Il n'est pas interdit de penser qu'à cet égard il a, pour parler comme lui, « jeté le bouchon un peu loin » — car Plaute n'utilisait pas l'argot (si tant est que celui-ci ait existé de son temps) et ne faisait qu'avec modération référence à l'actualité. Cela étant, ce nouvel *Amphitryon* est une pièce d'une bouffonnerie réjouissante, dont la *uis comica* est indéniable, et dont il faut souhaiter qu'elle subisse un jour prochain l'épreuve du feu, ou plutôt des feux — ceux de la rampe.

René MARTIN.

John NICHOLSON, *Cicero's Return from Exile (The Orations Post reditum)*, Lang Classical Studies, vol. 4, 1992, 174 pages.

J. NICHOLSON étudie dans ce livre les discours de remerciements au sénat et aux *Quirites* prononcés par Cicéron à son retour d'exil. Des œuvres dont il ne met pas en doute l'authenticité. Il adopte pour cette étude la technique qu'a pratiquée entre autres L. F. BITZER (*The rhetorical situation*, *Ph. & Rh.* 1 (1968), p. 1-14), détaillant successivement la situation rhétorique des deux discours (90 pages), puis la stratégie rhétorique (25 pages) et enfin l'effet rhétorique (4 pages). Cette méthode, que l'on aimerait voir appliquer à toute analyse de discours, est la plus rigoureuse qui soit, puisqu'elle consiste à tenter, en se référant aux préceptes mêmes de la τέχνη, de se mettre à la place de l'orateur qui compose et prononce son discours. Toutes les autres méthodes (qu'elles soient intuitives, impressionnistes, lexicales, structurelles, etc...), qui fleurissent périodiquement çà et là, apparaissent bien aventureuses à côté de celle-ci.

Mais, si la stratégie rhétorique s'envisage assez aisément d'après les *officia oratoris*, c'est-à-dire l'*inuentio*, la *dispositio*, l'*elocutio*, etc., il est plus difficile de définir avec exactitude la situation rhétorique. Pour NICHOLSON, Cicéron, quand il rédige ces *orationes*, souhaite d'abord justifier son attitude en 63, mais surtout remercier les sénateurs et les *Quirites*, et tout particulièrement ceux que l'érudit américain appelle la *factio*, c'est-à-dire l'ensemble des personnages qui ont assuré son retour d'exil. Ce qui aboutit, soit dit en passant, à une prosopographie très utile (p. 47-88).

Une telle étude s'appuie sur la conviction que la politique romaine obéit presque exclusivement aux liens personnels de l'*amicitia* : c'est celle-ci qui a permis le retour soit directement, soit indirectement ; les uns ayant agi parce qu'ils étaient eux-mêmes *amici* de Cicéron, les autres parce qu'ils étaient amis d'amis : ce qui fut le cas de la plupart des pompéiens. Cette *amicitia* ayant produit un *beneficium* entraîne à son tour la *gratia*. Cicéron a bénéficié de l'action de ses partisans, il se doit donc de manifester aussitôt toute sa reconnaissance. Dans la ligne de D. EPSTEIN et Sir Ronald SYME, Nicholson voit une preuve, en quelque sorte négative, que ces rapports sont primordiaux dans le fait que l'orateur se livre ici à un violent assaut contre ses *inimici*, Gabinius et Pison, un assaut qui ne peut s'expliquer que par le désir de vider une querelle personnelle avec des gens qui ont été, eux, favorables à l'exil, et qui, en tant que tels, méritent autant d'*odium* que les autres de gratitude (p. 91) : les conflits idéologiques, constate l'auteur de ce livre, ne peuvent en effet rendre compte de la force de l'invective, une force qui ne se démentira pas dans la plupart des discours ultérieurs...

Ce parti-pris de l'érudit américain est intéressant sans nul doute, mais il fait bon marché des convictions républicaines de Cicéron. Ainsi, quand celui-ci identifie son sort et celui de la *res publica*, NICHOLSON pense qu'il désire avant tout tirer avantage de l'exil pour regagner de la gloire, mais il est indiscutable que le consulaire a le sentiment d'incarner une certaine légitimité. Comment évacuer toute idéologie, quand on se rappelle que, moins de cinq mois plus tard, Cicéron prononcera dans le *Pro Sestio* un manifeste clairement politique et songera bientôt à écrire le *De republica* où les liens de l'*amicitia* pèsent peu face à la réflexion politique. J'ajoute qu'il est choquant de voir considérer comme un *amicus* et figurer, en tête de la *factio* qui a contribué au retour, un Jules César dont les partisans de Cicéron ont seulement, en l'occurrence, arraché avec difficulté la neutralité...

Cela dit, ce livre reste une tentative très précise d'analyse des discours. Il se signale de plus par de nombreuses observations intéressantes : il est remarquable en effet, comme le souligne l'auteur, que les attaques contre Clodius sont assez faibles dans ces deux œuvres, comme si l'orateur, dans l'ignorance des forces réelles de l'ancien tribun, restait sur une prudente réserve (p. 97) ; il est non moins sûr que l'orgueil de Cicéron éclate d'autant plus dans ces discours que l'exilé a, loin de Rome, ruminé ses rancœurs (p. 109) ; il est vrai aussi que le plan de ces *orationes* est très libre ; il est de même indiscutable que l'antithèse joue dans ces deux textes, comme dans bien des œuvres antiques, un rôle fondamental (*u.* p. 120) ; il y a de grandes chances enfin pour que Cicéron, qui a, exceptionnellement, écrit ces discours avant de les prononcer (*Planc.*, 54), ait voulu fixer pour la postérité, sur le papyrus, une liste exacte de ceux qu'il voulait remercier (p. 126) — un motif de rédaction et de publication qui vaut la peine d'être signalé. Nous sommes en revanche moins persuadés que le discours *Cum populo gratias egit* a été prononcé avant le *Cum senatui gratias egit* (p. 127) ; nous ne sommes pas convaincus non plus que le style présente ici des faiblesses, comme le voulait déjà W. R. JOHNSON : ces œuvres, écrites avant d'être dites, nous venons de le voir, se signalent plutôt par une recherche un peu excessive, mais non par de flagrantes maladresses.

Quelques points de détail : lire p. 33 *municipem* à la place de *municipium* (*Quir.*, 19) — il s'agit de Marius — ; an anatomy *of amicitia* (p. 45) : *into* et non *onto* (p. 45) ; Appius Cl*au*dius (p. 75) ; occurrence (p. 123). La référence à la *Rhétorique à Herennius* à la n. 2 du ch. 3 à la page 154 ne correspond à rien. La bibliographie française est squelettique (neuf titres !), généralement mal cités et comprend des œuvres plutôt anciennes.

Guy ACHARD.

Gian Enrico MANZONI, *Foroiuliensis poeta, vita e poesia di Cornelio Gallo* : Milano, 1995, 108 pages.

Ce livre se présente comme une mise au point après le grand développement qu'ont connu récemment les recherches sur la vie et l'œuvre de C. Gallus à la suite des découvertes en 1963 d'une inscription due au préfet d'Égypte sur l'obélisque de la place Saint-Pierre à Rome et en 1978 d'un papyrus contenant quelques vers du poète des *Amores*. La première partie consacrée à la vie de Gallus est divisée en six chapitres intitulés « la naissance », « la carrière », « Lycoris », « les années de transition », « Cornélius Gallus en Égypte », « la condamnation et la mort ». Sur chacun de ces points, l'enquête, fondée à la fois sur des textes et des documents archéologiques, est conduite avec beaucoup de minutie. Elle aboutit à une reconstitution biographique qui fait la part des inévitables incertitudes et des reconstructions hypothétiques inhérentes à la vie d'un homme condamné, semble-t-il, à la *damnatio memoriae*. La partie consacrée à l'œuvre du poète vise à confirmer que celui-ci doit être considéré comme le fondateur de l'élégie érotique. Si les différentes analyses proposées sur des passages du papyrus découvert à Qaṣr Ibrîm, sur le finale du livre IV des *Géorgiques* ainsi que sur des expressions employées par Virgile et par les élégiaques et que l'on peut rapporter à Gallus, sont intéressantes et offrent souvent des points de vue nouveaux, cette deuxième partie ne rend, toutefois, pas véritablement compte, comme l'auteur l'annonçait dans sa préface, de tous les apports critiques récents. Ce qui n'empêche pas l'ouvrage d'E. MANZONI de constituer une excellente étude qui attire, à juste titre, l'attention sur un auteur trop longtemps méconnu.

Jacqueline FABRE-SERRIS.

Gigliola MAGGIULI, *Incipiant silvae cum primum surgere, Mondo vegetale e nomenclatura della flora di Virgilio* : Rome, Gruppo Editoriale Internazionale, 1995, 524 pages.

L'ouvrage se divise en deux parties nettement distinctes. La première, un peu touffue et disparate, a pour projet unificateur l'attitude de Virgile vis-à-vis du monde végétal et de la science botanique : selon Virgile, origine du monde végétal, reproduction des plantes, naturelle ou par culture, lexique des parties des plantes et classification, rôle du végétal dans la poétique, anthropomorphisme, problèmes de technique agricole, sources. Cette partie constitue certainement un apport à la connaissance de Virgile, essentiellement de sa pensée scientifique et de son lexique botanique. Elle a peut-être le tort, commun dans les études plus anciennes, de surévaluer la valeur technique des *Géorgiques* et d'attribuer dans le projet virgilien trop de place à l'agronomie au détriment de la poésie. La seconde partie est un répertoire alphabétique des 140 espèces végétales nommées dans l'œuvre de Virgile : identification (dépendant en général des travaux du regretté J. ANDRÉ), étymologie, contexte et — ce qui est plus précieux — élucidation de la valeur symbolique conférée à la plante. Le livre se termine par trois *indices* : mots importants, passages virgiliens cités et étudiés, auteurs modernes utilisés (quelque 220).

Jean Christian DUMONT.

Jean SALEM, *De la tragédie à l'Histoire. Une introduction à la lecture de l'Énéide*, coll. « Repères », Paris, Cariscript, 1988, 96 pages.

C'est huit ans après sa parution que nous est adressé ce livre, dont l'auteur enseigne simultanément le droit public et les littératures antique et médiévale à la prestigieuse Université Saint-Joseph, de Beyrouth. Dans cet essai (car c'est dans ce genre littéraire que lui-même range son livre), il se propose de montrer l'actualité de l'*Énéide*, et de mettre en évidence le « noyau générateur » dont procède le monde virgilien; à ses yeux, ce noyau se situe « dans la tension, et tout ensemble dans l'accord dialectiquement réalisé, entre une vision tragique de l'homme et une perspective *historiale* ». Cette lecture du poème est le résultat d'une longue méditation, menée à l'écart de toute érudition (les notes et la bibliographie sont réduites au strict minimum), mais dans la lignée d'André BELLESSORT, d'Anne-Marie GUILLEMIN, de Pierre GRIMAL et de Jacques PERRET. Remarquablement écrite, et conclue par un chapitre qui met en lumière la « permanence d'une œuvre », cette méditation souvent profonde ne « révolutionne » pas les études virgiliennes (et ne prétend nullement le faire), mais montre, s'il en était besoin, que le poète mantouan reste présent et vivant, non seulement dans nos pays occidentaux, mais aussi, en l'occurrence, dans ce Liban qui a connu les mêmes déchirements que Rome au temps d'Octave et du jeune Virgile. À cet égard, Jean SALEM était sans doute mieux placé que tout autre pour saisir cette dialectique de l'histoire et de la tragédie dont il parle si bien. Son livre est aussi un témoignage. Il mérite d'être lu, et médité à son tour.

René MARTIN.

Dora LIUZZI, *Nel Cielo tra gli Astri in compagnia di Orazio*, s. l. [Galatina (Lecce)], Congedo editore, 1993, petit in-8°, 85 pages, ill.

Omaggio Sannita a Orazio, a cura di Antonio V. NAZZARO, S. Giorgio del Sannio (BN), Liceo Classico « Virgilio », 1995, in-8°, 191 pages.

Orazio : Umanità. Politica. Cultura. Atti del Convegno di Gubbio, 20-22 ottobre 1992, a cura di Aldo SETAIOLI : Perugia, 1995.

Horatiana, suite et fin, pourrions-nous dire en rendant compte collectivement de ces trois ouvrages d'importance sans doute inégale, mais pareillement inspirés par la ferveur qu'a suscitée dans toute l'Italie la célébration du bimillénaire de la mort d'Horace.

Le livre de Dora LIUZZI n'est guère plus qu'une plaquette. Son petit format et la présence d'une dizaine d'illustrations en réduisent le texte aux dimensions d'un gros article de revue. L'auteur souligne d'abord l'importance des considérations astronomiques ou astrologiques dans l'œuvre d'Horace; elle montre que le poète avait des connaissances précises dans ce domaine et qu'il emploie un vocabulaire technique tout à fait adéquat. Elle termine son enquête par l'analyse de quelques exemples qui permettent de penser que l'astrologie que connaissent Horace et les Romains de son temps se fonde sur un calendrier très ancien, peut-être égyptien ou assyro-babylonien, qui accuse au temps d'Horace un décalage important avec la réalité astronomique, en raison des changements apportés au fil des siècles par la précession des équinoxes. Il n'y a là rien que l'on ne sache déjà, mais la mise au point est utile et bien conduite.

Le deuxième volume que nous signalons forme les actes d'une série de confé-

rences organisées au printemps de 1993 dans la bibliothèque du lycée Virgilio de S. Giorgio del Sannio, à l'initiative de son proviseur, Mario PEPE. Pour ceux qui ne le sauraient pas — et l'on peut penser qu'ils sont nombreux — S. Giorgio del Sannio se trouve à quelque 23 km au sud-est de Bénévent. Mais n'allons pas croire que tous les lycées classiques de toutes les petites villes de l'Italie aient organisé des manifestations et fait imprimer des volumes de cette qualité. Il se trouve que A. V. NAZZARO, professeur de littérature chrétienne antique à l'Université de Naples, a des liens de parenté et d'amitié avec le vice-proviseur dudit lycée Virgilio, ce qui montre aussi qu'Horace avait bien raison de chanter l'amitié. Précédées du texte de quelques « interventi » de circonstance, les trois conférences sont d'un excellent niveau d'érudition. E. DI LORENZO décrit l'itinéraire poétique d'Horace, en mettant l'accent sur les caractéristiques des différents genres, iambique, satirique et lyrique, dans l'esthétique d'Horace et dans l'évolution intérieure du poète. A. DE VIVO traite du thème de la guerre civile dans l'œuvre d'Horace, de Philippes à Actium et au-delà, par l'adhésion du poète à un *princeps* qui a cherché à rétablir la concorde entre les citoyens et la pratique des vertus ancestrales de Rome et de l'Italie. Enfin A. V. NAZZARO étudie la présence d'Horace chez Paulin de Nole, afin de montrer que la production littéraire de l'antiquité tardive est faite d'intertextualité et d'un héritage consciemment assumé, plus que d'imitation ou de simples réminiscences scolaires.

Le troisième et dernier volume est publié sous le patronage conjoint de l'Université de Pérouse et de la municipalité de Gubbio. La matière est dense et riche ; les interventions sont de haut niveau. Nous nous bornons à transcrire les noms des auteurs et les titres. G. MAZZOLI (Pavie), *Italicità oraziana* ; N. HORSFALL, *Orazio e la conquista del mondo : problemi di ideologia e di metaforica* ; E. OTON SOBRINO (Madrid), *Horacio y el sentido de la efimero* ; C. SANTINI (Pérouse), *Due ipotesi sull'identità di* Cassius Etruscus *(Hor., Sat. 1, 10, 61-64)* ; A. SETAIOLI (Pérouse), *Orazio e l'oltretomba* ; I. LANA (Turin), *La ricerca della coerenza nel primo libro delle* Epistole ; M. VON ALBRECHT (Heidelberg), *Orazio e la musica* ; D. ESTEFANIA (St. Jacques de Compostelle), *La amistad en la obra de Horacio* ; R. DEGL'INNOCENTI PIERINI (Florence), Numerosus Horatius. *Aspetti della presenza oraziana in Ovidio* ; M. L. RICCI (Bari), *Lettori di Orazio fra il IV et il V secolo* ; A. TRAINA (Bologne), *Orazio in Boezio* ; L. QUATTROCCHI (Rome, Tor Vergata), *Orazio in Heinrich Heine e August von Platen.*

On retiendra de ces ouvrages et de quelques autres (cf. *R. É. L.*, 73, 1995, p. 289) que l'Italie tout entière a rendu hommage à Horace en des publications soignées, toujours munies de bibliographies et d'*indices*, et qui témoignent de la permanence vivante d'une culture classique dans ce pays. On peut craindre seulement que ces initiatives dispersées et parfois confidentielles ne connaissent qu'une faible diffusion dans nos bibliothèques.

Hubert ZEHNACKER.

Dante TRIGALI, *Horácio. Poeta da festa. Navegar não é preciso. 28 Odes latim-português* : São Paulo, Musa Editora, Ler os Clássicos n° 3, 1995, 206 pages.

Conçu pour l'anniversaire (en 1992) du second millénaire de la mort d'Horace, l'ouvrage se compose de trois parties qu'annoncent ses différents sous-titres. La dernière (p. 161-206) est une traduction libre de vingt-huit *Odes* (1, 3, 4, 6, 11, 14, 18, 20, 22, 24, 30, 34 et 38 du livre I ; 4, 10, 11, 14 et 15 du livre II ; 9, 13, 18, 21, 22, 25, 28 et 30 du livre III ; 3 et 10 du livre IV) destinées à illustrer les réflexions développées au cours des précédentes parties.

La première, qui représente à elle seule près de la moitié du livre, est axée autour du thème de la fête. Après un bref résumé de la vie d'Horace, D. TRIGALI se livre d'abord à une étude parallèle du code du vin chez le poète latin (p. 23-47) et (p. 47-61) chez Ricardo Reis, poète fictif « de la décadence latine » créé par la plume de Fernando PESSOA (1888-1935). Il évoque brièvement les principes (philosophiques, religieux, moraux, patriotiques) propres aux deux auteurs puis décrit les normes qu'ils ont édictées en la matière, concernant les lieux, temps et heures propices à la boisson, le rôle social et religieux du symposium, la place qu'y tiennent conversation, musique, chant et danse. Viennent ensuite — consacrées aux idées morales, esthétiques et littéraires du seul Horace — cinq études qui se relient plus ou moins bien aux règles ainsi définies : *Exaltação da mulher marginal* (p. 62-85); *Mito e ecologia* (p. 86-114); *Crítica da epopéia e de Homero* (p. 115-126); *Estética da beleza como doçura* (p. 127-151); *Entre passadistas e vanguardistas* (p. 142-151).

La seconde partie *Navegar não é preciso* rappelle (p. 152-160) les grandes lignes de la doctrine professée par Horace en matière de voyage (et notamment de voyage par mer), lorsqu'il prend le contre-pied de la formule attribuée par Plutarque à Pompée : *uiuere non necesse, nauigare necesse.*

Nicole DUPRÉ.

Manilio fra poesia e scienza, a cura di D. LIUZZI : Galatina, Congedo editore, 1993, 229 pages.

Ce recueil groupe quatorze communications faites au colloque de Lecce (14-16 mai 1992) et publiées sous la direction de Dora LIUZZI, qui en résume la synthèse. Elles sont en italien, sauf une en français, celle de J.-H. ABRY. À défaut de pouvoir nous attarder sur chacune, nous retiendrons surtout les points importants. Enrico FLORÈS étudie les *Aspetti della tradizione manoscritta e della ricostruzione testuale in Manilio*, notamment les problèmes de l'archétype et des interpolations. Autre article de critique textuelle, mais aussi stylistique : celui de Giorgio BRUGNIOLI, qui s'attache à trois passages du livre I des *Astr.*, 431-437; 755-803; 896-926. Stylistique également la contribution de Riccardo SCARCIA (*« Intelligendi aditus » : aspetti dello studio virgiliano di Manilio*), où il montre, entre autres, un aspect plus savant de la poésie chez Manilius que chez Virgile.

Wolfgang HÜBNER (*Manilio e Teucro di Babilonia*), examinant avec soin plusieurs exemples précis (la Flèche, la Lyre, le Chevreau, Vulcain et Persée), montre que Teukros et Manilius s'éclairent réciproquement. Ce qui nous reste du texte de Teukros mérite donc d'être exploité pour mieux comprendre celui de Manilius avec ses étranges prédictions.

Sous un titre d'apparence énigmatique (*Le costellazioni in Manilio ovvero l'imperfezione perfetta*) Roberta CALDINI MONTANARI présente une étude approfondie sur un passage de Manilius (I, 456-482) qui correspond à un autre d'Aratos (*Ph.*, 370-384), mais développe une théorie totalement différente sur l'origine des constellations. Aratos attribuait la désignation de celles-ci à un seul homme, Manilius les conçoit en astrologue comme des entités indépendantes de l'observation humaine et il entreprend d'expliquer leur apparente imperfection par divers arguments qui relèvent principalement de l'idéologie stoïcienne.

Laura SACCHETTI traite d'un point particulier (*La luminosità del cielo e degli astri negli « Astronomica » di Manilio : osservazioni terminologiche e stilistiche*), qu'elle rattache à l'inspiration générale du poème : l'inégalité d'éclat des étoiles a été vou-

lue pour assurer l'équilibre de l'ensemble cosmique. L'utilisation du vocabulaire de la luminosité obéit à des intentions littéraires et philosophiques ; mais on est étonné d'apprendre, p. 99, que le Cygne et le Cheval sont au *sud* du zodiaque !

Loretta BALDINI MOSCADI (*Caratteri paradigmatici e modelli letterari : Manilio e i « paranatellonta » dell' Aquarius*) révèle qu'au milieu de développements techniques d'astrologie Manilius ne perd pas de vue l'aspect littéraire, stylistique et moral et qu'il accentue la dramatisation de certains sujets. Pour Anna MARANINI (*Gli « Astronomica » di Manilio ed un loro ignoto commentatore : Sebastiano Serico di Saludecio*) les *Astronomica* suscitaient encore un grand intérêt au début du XVI[e] siècle. Fabio STOCK (*Physiognomonica maniliana*) s'arrête sur des aspects ethnographiques de plusieurs passages des *Astr.* : 4, 681-695 et 715-740. Carlo SANTINI (*Connotazioni sociologiche in margine ai « Paranatellonta » Maniliani*) prouve qu'en utilisant ses sources traditionnelles d'astrologie hellénique Manilius les infléchit en leur donnant une couleur plus caractéristique de la société romaine.

Giuseppe FLAMMINI étudie la valeur sémantique du terme *sollertia* et ses rapports avec *ratio* dans le domaine de la recherche scientifique et plus précisément astrologique (*Manilio e la « sollertia » nelle storia delle acquisizioni tecnico-scientifiche : Astr. I, Praef. 66-95*). J.-H. ABRY se livre à des réflexions sur les vers III, 271-274 des *Astr.*, où il est question du Nil et de l'Égypte : Manilius a voulu renouveler l'enseignement astrologique, mais cela a entraîné des erreurs et confusions qui résultent du passage d'une source à une autre. Il intègre sa conception du Nil imitation du ciel dans une vision stoïcienne du monde, où ciel et terre forment une unité interdépendante ; mais il a recours aussi à un vocabulaire platonicien pour exprimer les similitudes symétriques qui conduisent du visible à l'invisible, des certitudes scientifiques à des spéculations mystiques. Patrizio DOMENICUCCI (*Il tema del catasterismo negli « Astronomica » di Manilio*) s'efforce de résoudre la contradiction apparente entre le mépris affiché par Manilius au début du livre II à l'égard de la mythologie sidérale (topos littéraire plutôt que conviction profonde) et le recours assez fréquent aux affabulations étiologiques pour mieux faire comprendre et retenir des faits scientifiques. Autre question abordée : le *sidus Iulium* a-t-il été une exception à la tradition sur les comètes funestes ou a-t-il eu lui aussi des effets fâcheux ?

En définitive, deux idées prédominantes se dégagent de ces études : Manilius n'était pas simplement un auteur spécialiste d'astrologie, mais un vrai poète inspiré ; et les astres tenaient une place importante dans les milieux cultivés de Rome.

André LE BŒUFFLE.

Marisa SQUILLANTE, *Persio. Il linguaggio della malinconía* (Storie e testi 6) : Napoli, M. d'Auria, 1995, in-8°, 145 pages.

Marisa SQUILLANTE a publié en 1976 sa première étude sur Perse ; elle y traitait du rapport entre métaphore et réalisme d'après quelques articles récents ; en 1985, elle dressait l'état des publications faites sur Perse entre 1964 et 1983. Elle propose ici une synthèse explicative du génie de Perse, inspirée par les travaux de J. Starobinsky sur l'influence de la mélancolie dans la création littéraire.

Perse serait affligé d'une véritable maladie de l'âme, la mélancolie au sens psycho-pathologique du terme. Perpétuel insatisfait, tourmenté par l'*acedia*, il est incapable d'établir un rapport harmonieux avec le monde, qu'il ne peut accepter

dans sa réalité. Il aspire pourtant à la perfection la plus exigeante, la vertu stoïcienne, avec la conscience de ne pouvoir l'atteindre ; son maître Cornutus, plus qu'un modèle, lui apparaît comme un double inaccessible. Pour échapper à ce conflit moral qui le détruit, il se construit donc un univers poétique caractérisé par la rhétorique de l'extrême. D'où l'organisation du livre.

Après un rappel des caractères originaux propres aux devanciers de Perse, deux chapitres d'inégale longueur traitent, l'un des structures de l'invention (Fantasmes saturniens), l'autre de l'écriture, langue et versification.

Perse crée donc un univers issu de son imaginaire, sous les aspects d'une fantaisie morbide, où les personnages n'ont de consistance que dans la mesure où ils représentent une partie de lui-même. Ce jeu de dédoublement illustre son autobiographie morale et souligne l'évocation caricaturale, grotesque, voire hallucinée du monde qu'il refuse. Là se justifie et s'exerce l'agressivité satirique. Sous le titre « *Techniques de l'ironie et message philosophique* », nous sommes au cœur de la démonstration, nourrie d'analyses approfondies et subtiles. Car l'invention de Perse, animée par le malaise irrémédiable de la mélancolie, n'est pas uniquement destructrice : il y a dans l'ironie mordante d'images excessives, dans le rire grinçant suscité même par des jeux littéraires comme citations, allusions textuelles, pastiches et métaphores, une réaction vigoureuse qui certes ne guérit pas le malade, mais exorcise son mal.

Le second chapitre, beaucoup plus technique, analyse les structures du langage de la mélancolie : un jeu verbal privilégiant la prolifération linguistique, la *verbositas*, mais réduisant ainsi la finalité de la communication, sorte de message crypté pour initiés, construit toutefois suivant les ressources usuelles de la langue poétique et de la versification.

La conclusion dégage une idée générale évidente : Perse, comme Virgile déjà, Horace, Sénèque ou Pétrone, est un témoin de la crise morale et sociale qui se dessine à l'époque augustéenne et s'amplifie sous les julio-claudiens. Pour réagir, il n'a pas eu la solide bonhomie d'Horace, la force morale de Sénèque ou la vitalité empreinte d'indifférence de l'esthète Pétrone. Déséquilibré, submergé par la peur de la chute et de l'erreur, il a donné à la satire un style nouveau proprement unique.

Dans cette synthèse où se retrouvent bien des échos des recherches modernes sur Perse, le lecteur aura sans doute plaisir à découvrir un portrait mieux achevé du mélancolique dessiné à petites touches dans les nombreuses analyses très fouillées faites sur les sujets les plus divers et dont la juxtaposition occulte quelquefois le dessein principal du livre.

Jean GÉRARD.

PROTINUS VIVE. Colloquio sul De breuitate uitae *di Seneca* a cura di Ivano DIONIGI : Bologna, Pàtron editore, 1995, 47 pages.

Les quatre études, rassemblées ici, constituent les Actes d'un Colloque *Seneca e il dramma del tempo*, qui s'est tenu à Bologne le 15 juin 1994, à l'occasion de la parution d'une traduction nouvelle du *De breuitate uitae* avec introduction et commentaire par A. TRAINA en 1993. Dans sa préface, I. DIONIGI souligne l'intérêt du sujet pour l'homme d'aujourd'hui, par la présence sous-jacente du thème de la mort et l'appel au *protinus uiue*, plus que jamais d'actualité, en raison de tous les troubles causées à notre époque par le mélange diffus d'espoirs et de terreurs, liés au futur proche ou lointain. Puis S. MARIOTTI évoque *Traina traduttore del* De breuitate uitae, en rendant un chaleureux hommage à ses qualités de concision, fruits d'une aptitude rare, fortifiée par une longue pratique, à entrer en communion intime avec

l'expression et la pensée sénéquiennes. I. DIONIGI (*Il* carpe diem *di un stoico*), s'il détourne quelque peu de son véritable sens (user de toutes les disponibilités du jour, comme l'a bien montré W. GÖRLER, *Römische Lebenskunst* : Heidelberg, 1995, p. 48-56) la célèbre prescription horatienne, parle justement de la suprématie du présent, comme temps unique de l'action morale. G. G. BIONDI (*Tragedia del tempo e tempo della tragedia in Seneca*) insiste avec pertinence sur l'aspect intérieur du temps sénéquien dans les tragédies : avec la révélation de la vérité, l'Œdipe de Sénèque ne passe pas, par un renversement brutal de la situation, du bonheur au malheur, comme celui de Sophocle, mais voit s'accomplir un malheur dont il avait eu le pressentiment dès l'ouverture de la pièce ; avec l'exécution de sa vengeance, Médée est devenue elle-même, comme elle en avait manifesté le dessein à sa nourrice ; ici et là, *res in animo geritur*, l'âme est le lieu de passage du virtuel à l'actuel. M. CACCIARI (*Ante retroque prospiciens*) envisage, sous divers aspects, l'opposition entre sagesse stoïcienne et cité future chrétienne.

Par cette publication, nos collègues italiens ont fait bénéficier la communauté des Latinistes de tout un ensemble de réflexions stimulantes.

F. R. CHAUMARTIN.

EPICEDION. Hommage à P. PAPINIUS STATIUS, 96, 1996, édité par Fernand DELARUE, Sophia GEORGACOPOULOU, Pierre LAURENS, Anne-Marie TAISNE. Avant-propos de Fernand DELARUE : La Licorne, U. F. R. Langues Littératures Poitiers, 1996, 344 pages.

L'idée était sympathique, inspirée peut-être par les bimillénaires récemment fêtés de Virgile et d'Horace : pourquoi ne pas profiter du renouveau actuel, en France, des études sur Stace, pour marquer par quelque commémoration le dix-neuvième centenaire de sa mort ? Mais les colloques et conférences coûtent cher et ne sont, tout de même, que des événements passagers. Autant produire un beau et bon livre qui resterait sur les rayons de nos bibliothèques, un nouveau recueil de *Silves*, en somme, pour honorer celui qui en écrivit de si belles.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les quatre éditeurs ont rivalisé d'enthousiasme et de savoir-faire pour produire en un temps relativement bref cet épicédion où la plupart des grands noms des études sur Stace dans le monde se sont donné rendez-vous. Le volume s'ouvre par une contribution aussi savante que teintée d'humour de David VESSEY, qui nous fait lire quelques jugements étonnants portés sur l'œuvre de Stace, en France et en Grande-Bretagne, au cours des siècles passés. Un ensemble de neuf études prend pour objet la *Thébaïde* : elles sont signées de Bernhard KYTZLER, D. E. HILL, William J. DOMINIK, Roger LESUEUR, Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY, Sophia GEORGACOPOULOU, Paola VENINI, Marie-Catherine OLIVI et Irene FRINGS. Une étude d'Antonio LA PENNA, sur la beauté des éphèbes, concerne aussi bien les épopées que les *Silves* et permet d'assurer la transition avec deux études consacrées à l'*Achilléide*, et signées de Giuseppe ARICÒ et de Louis FOUCHER. Les *Silves*, enfin, ont fourni des sujets d'étude à Anne-Marie TAISNE, Jean-Michel CROISILLE, Gabriel LAGUNA MARISCAL, Alex HARDIE, Fernand DELARUE, Michael DEWAR et Harm-Jan van DAM. Un index locorum complète utilement le volume.

L'intérêt d'un tel volume réside évidemment dans la haute tenue des contributions qu'il rassemble, et de ce point de vue l'*Epicédion* en l'honneur de Stace est une réussite parfaite. Mieux que dans un volume de « Mélanges » *in honorem*, dont le contenu est parfois disparate, il témoigne aussi d'une belle cohérence dans les

méthodes employées et les questions posées; les auteurs, qui pour la plupart se connaissent, se citent pour s'approuver réciproquement ou se contredire avec courtoisie, donnant ainsi un bel exemple de ce que peut être, de ce que devrait toujours être la recherche universitaire de par le monde. À un aussi joli bilan on n'a guère à opposer que des regrets d'ordre matériel : si la typographie était moins pauvre et le papier moins grisâtre, la forme serait mieux en accord avec le fond. Et pourquoi avoir mis les *tria nomina* du poète dans le titre ? « Hommage à Stace » eût été plus élégant. Et enfin, était-il indispensable de munir les articles en langues étrangères d'un résumé en français ? À tant que faire, il semble qu'il eût été de meilleure politique d'exiger un résumé en anglais pour *tous* les articles; cela aurait facilité la diffusion du volume.

Nous espérons en tout cas que les collaborations internationales dont a profité cet *Epicédion* lui ouvriront les portes de nombreuses bibliothèques dans le monde entier, y compris celles de beaucoup de particuliers : il le mérite amplement.

Hubert ZEHNACKER.

Giovanni CUPAIUOLO, *Crisi istituzionale e cultura della periferia. Roma e la provincia nel III secolo* (Studi latini, 14) : Napoli, Loffredo ed., 1995, 147 pages.

G. CUPAIUOLO a manifesté à diverses reprises son intérêt pour les aspects moins connus, voire marginaux de la littérature latine (cf. notamment ses deux ouvrages, l'édition du *De rosis nascentibus*, Rome, 1984, 2e éd. 1992, et surtout *Tra poesia e politica*, Napoli, 1993, dont j'ai rendu compte dans cette revue : 62, 1984, p. 468-469 et 71, 1993, p. 306-307); l'objet de ce nouvel ouvrage est l'étude de la vie culturelle, littéraire principalement, au IIIe siècle, très précisément dans la période limitée par la mort de Commode (192 ap. J.-C.) et l'accession au pouvoir de Dioclétien (284 ap. J.-C.). Elle a été marquée en effet, à la suite de l'extension continue de l'*imperium Romanum*, par un accroissement considérable de la présence et de l'influence des provinciaux. Ce sont les conséquences de cette situation dans les divers domaines de la vie romaine qu'examine G. CUPAIUOLO dans cet ouvrage.

L'étude est divisée en trois chapitres. Dans le premier, l'auteur analyse les principaux aspects de ces transformations : place de plus en plus grande prise par les provinciaux au Sénat, dans les classes militaire et juridique, à la cour impériale et jusqu'à la tête de l'État, où augmente le nombre des empereurs d'origine provinciale qui ne se reconnaissent pas dans la tradition culturelle romaine. Le rôle des provinciaux se manifeste surtout dans les provinces mêmes, où s'intensifie leur importance politique, économique, mais aussi culturelle et religieuse. C'est aux puissances locales ainsi constituées qu'est consacré le deuxième chapitre, qui considère leur situation région par région, en Gaule, en Afrique, dans l'Orient où, plus dispersées, elles donnent naissance à de forts centres locaux : Alexandrie, Antioche, Pergame, Byzance, etc. Il en résulte une intense vitalité culturelle qui s'exprime dans des domaines nombreux et divers : mathématiques, médecine, musique, etc.; des recherches se multiplient en grammaire, en rhétorique, en philosophie, en histoire également. L'auteur fournit des indications succinctes, mais précises, sur les auteurs et les œuvres qui ont illustré ce développement, dont il ne subsiste que des restes assez dispersés, au nombre desquels beaucoup de documents épigraphiques.

Le troisième chapitre est consacré à un tableau général de la vie culturelle à cette époque, aux événements qui l'ont plus particulièrement marquée, au public

qui en a été le bénéficiaire ; il montre la diversité des œuvres et des thèmes traités. Dans une vue synthétique des choses, il dégage l'esprit et les tendances d'une littérature qui traduit en fait un changement de civilisation. C'est véritablement la naissance d'un monde nouveau ; on voit apparaître des genres nouveaux comme, par exemple, la littérature d'évasion ; des formes nouvelles d'expression, comme la tendance à la concision qui se manifestera pleinement au siècle suivant notamment dans l'historiographie avec la pratique des *breuiaria*. On assiste alors, insiste G. CUPAIUOLO, à une démocratisation de la culture, qui est soustraite à l'oligarchie dominante jusqu'alors pour s'adapter à l'esprit et à la diversité des nouveaux citoyens de l'empire. En ce domaine, l'auteur retrouve le thème, qu'il avait traité dans *Tra poesia e politica*, d'une littérature s'écartant des cadres institutionnels, mais témoignant d'une évolution de la vie sociale.

Étude intéressante, richement documentée, et bien présentée en dépit de quelques fautes d'impression ; je regrette seulement l'absence à la fin du volume d'une bibliographie générale qui aurait fourni une commode vue d'ensemble sur les nombreuses études signalées dans les notes en bas de page, et aussi celle d'un index qui eût été très utile en raison du nombre important d'auteurs et d'œuvres, pas toujours très connus, qui y sont cités, index dont j'avais tout particulièrement apprécié l'existence dans *Tra poesia e politica*.

J. HELLEGOUARC'H.

Joachim SZIDAT, *Historischer Kommentar zu Ammianus Marcellinus Buch XX-XXI*, Teil III : Die Konfrontation (coll. « Historia », Einzelschriften Heft 89) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1996, 286 pages et 7 cartes.

Grâce à une année sabbatique à Rome, Joachim SZIDAT a courageusement achevé ce commentaire des livres XX et XXI d'Ammien dont le premier fascicule (« Le soulèvement de Julien » = XX, 1 à 6) avait paru en 1977, et le second (« La phase des négociations » = XX, 6 à XXI, 4) en 1981 (voir *R. É. L.*, 56, 1978, 533-534, et 59, 1981, 396-397). Commentaire *historique* : le projet n'était donc ni *philologique*, comme l'était plutôt celui du commentaire hollandais publié en anglais par J. den BOEFT, D. den HENGST et H. C. TEITLER, paru en 1987 (XX), 1991 (XXI), 1995 (XXII), ni pour ainsi dire *ecdotique* — au sens où les notes sont d'abord ordonnées à l'établissement critique et à la traduction du texte : tel celui de notre édition du tome III d'Ammien (= XX-XXII), parue elle aussi en 1996, dans la C. U. F. Il en résulte que, par rapport à notre annotation, ce très riche commentaire de J. SZIDAT peut paraître à la fois trop court et trop long ; il s'en tient au texte de l'édition classique de CLARK, en tenant compte parfois de l'édition SEYFARTH de 1978, mais ne donne que de rares et assez brèves remarques de critique textuelle ; il présente en revanche d'amples notices historiques et géographiques, chronologiques et prosopographiques, institutionnelles et lexicales, justifiées par les exigences d'une mise en valeur comparative et pleinement historique du récit d'Ammien, de ses partis pris, de ses omissions.

À la fois littéraire et proprement historique, l'ambition d'un tel projet procède de la richesse incomparable du témoignage d'Ammien sur le conflit entre Julien et Constance — du pronunciamiento de Paris à la mort subite de Constance à Mopsucrène. Mais pour bien comprendre chez Ammien ce que M. RAMBAUD appelait chez César « l'art de la déformation historique », il fallait établir un bilan de toutes les sources parallèles (y compris d'époque byzantine), et aussi de ces « courants de tradition » auxquels nous ne saurons que rarement comment Ammien a

pu avoir accès. Armé d'une lecture quasi exhaustive des anciens et des modernes, l'auteur définit constamment la position explicite ou tacite d'Ammien dans sa version des événements et son appréciation des hommes et des choses, par un dialogue critique à plusieurs voix : avec les historiens de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge byzantin, et ceux aussi de notre temps — dont les travaux se sont multipliés autour de Julien dans le cours des dernières décennies. Il apporte aussi une contribution de valeur exceptionnelle, tout à la fois à une meilleure intelligence d'un texte souvent si difficile, et, plus largement, à l'histoire du IV^e^ siècle, voire plus généralement de l'Antiquité tardive.

Ce dessein d'une confrontation aussi approfondie et minutieuse entre Ammien et son temps aboutit à bien plus qu'un commentaire. On ne peut en regretter que la présentation, à la fois (et paradoxalement) massive et dispersée : ces pages en petits caractères sont trop compactes, faute de doubles alinéas qui en eussent réparti la matière en paragraphes de longueur raisonnable ; mais elles sont en même temps fragmentées en alinéas parfois minuscules, comme si le rédacteur s'était borné à aligner le contenu de ses fiches. Il en résulte pour le lecteur une sorte d'atomisation de l'attention, qui lui fait perdre parfois le fil du récit d'Ammien. De plus, l'indication chiffrée des paragraphes eût gagné à être signalée en caractères gras (après un double alinéa), pour aider la consultation, et d'abord la lecture suivie. De même, les intéressantes introductions aux commentaires de divers chapitres ne sont pas assez nettement isolées du commentaire de détail qui les suit. Mais il est probable que ces défauts d'ordre typographique sont à imputer, plutôt qu'à l'auteur, à un éditeur inquiété par les dimensions de l'ouvrage.

On appréciera particulièrement l'effort de datation précise de tous les événements : d'où une nouvelle chronologie que l'auteur a bien fait de résumer en une synopse générale des dates des événements racontés dans les deux livres d'Ammien (p. 241 sq.). Il y a joint une petite table des passages d'Ammien extérieurs à ces deux livres, mais dont jusqu'ici l'importance pour l'interprétation de ceux-ci n'avait pas été reconnue, ou l'interprétation erronée. L'index général (de tous les fascicules) rendra des services signalés, et non moins la vaste bibliographie, très à jour, ainsi que les sept cartes finales des toponymes en question dans ces deux livres et dans leur commentaire. L'ampleur de la tâche menée à bien avec tant d'acuité, les constantes mises au point de tout ordre, mais aussi le courage lucide des *non liquet* et l'indication des études à poursuivre sur tels points du texte ou de son environnement historique, font de ce livre un instrument de travail, mais aussi d'initiation. Rempli de précisions et de suggestions neuves, c'est un véritable ouvrage de référence, à mettre désormais « entre toutes les mains ».

Jacques FONTAINE.

Béatrice BAKHOUCHE, *Les textes latins d'astronomie : un maillon dans la chaîne du savoir* : Louvain-Paris, Éditions Peeters, 1996, 347 pages.

Si l'on connaît l'astronomie grecque, son importance et son influence sur les civilisations antiques et médiévales, la réflexion romaine reste peu connue, malgré les études d'André LE BŒUFFLE sur le lexique ou les éditions des adaptations latines des *Phénomènes* d'Aratos. La spécificité des textes latins n'apparaît pas clairement et le livre de Béatrice BAKHOUCHE veut remédier à cette lacune en précisant leur place entre pensée grecque et médiévale et en analysant leur contenu scientifique. L'auteur souligne à juste titre la difficulté à définir l'astronomie romaine, entre une pratique dont nous n'avons que des échos partiels et des textes qui diffusent

la pensée grecque plutôt qu'ils ne créent. Le classement initial qu'elle opère révèle en effet qu'ils sont bien souvent des œuvres de compilation, qu'il s'agisse, selon les trois catégories qu'elle distingue, de textes encyclopédiques, de manuels scolaires inspirés d'Aratos ou de commentaires sur des textes philosophiques (chapitre II). L'astronomie romaine paraît ainsi plus imitative que créatrice et l'auteur semble par là-même justifier l'absence d'intérêt qu'elle déplore en ouverture. Mais le chapitre V consacré aux sources des ouvrages met à jour les filiations des textes et dégage ainsi l'idée que chaque type de textes suppose des sources particulières qui aboutissent à un exposé différent : un stemma, page 89, distingue nettement entre la tradition aratéenne des manuels scolaires, l'héritage encyclopédique de Poseidonios et la filiation philosophique héritée d'Adraste. Cette hypothèse, fort intéressante, n'est pas toujours reprise clairement dans l'analyse du contenu scientifique (chapitres VII à XI) : ainsi on mesure mal si la tradition philosophique est fondamentalement différente à part sur certains points comme le mouvement du soleil (pages 213-216). Généralement les questions abordées soulignent plutôt le caractère approximatif des textes latins, quelle que soit leur nature. La typologie proposée semble finalement assez peu valide car tous les textes paraissent avoir les mêmes défauts : sources mêlées ou fausses, ambiguïté générale du lexique, mauvaise compréhension, données erronées. À cet égard, l'analyse des textes par Béatrice BAKHOUCHE permet d'illustrer ou de compléter le lexique déjà connu par les travaux d'André LE BŒUFFLE. Reste que la lecture des chapitres consacrés au contenu scientifique laisse perplexe sur la réalité de l'astronomie romaine. « Maillon du savoir », dit Béatrice BAKHOUCHE ou déformation ? L'auteur ne tranche pas et préfère proposer des possibilités de filiation, même si elle souligne la difficulté de la certitude en ce domaine à plusieurs reprises et effectue à juste titre une distinction entre ressemblances et influences (page 73). La description comparative des théories scientifiques, particulièrement claire, permet de cerner les différences entre les auteurs. L'interrogation sur la nature des textes reste pourtant sans réponse après l'examen du corpus étudié. Sont-ce des textes scientifiques ? Mais l'analyse prouve la confusion et l'embarras des auteurs latins. Sont-ce des textes philosophiques ? Cet aspect-là n'est guère évoqué dans le livre, même si sont mentionnés les noms de Pythagore ou d'Épicure, pour leur refuser une influence véritable en ce domaine (pages 282-283 ; pages 309-312). Sont-ce des textes de vulgarisation d'un savoir ? Mais l'auteur conclut sur l'absence d'une vulgate astronomique, chaque auteur donnant son interprétation. Sont-ce des textes littéraires ? Mais l'étude littéraire du chapitre 3 prouve que la rhétorique y est réduite et conventionnelle à part dans les *Noces de Philologie et de Mercure* où la *Fabula* l'emporte sur la qualité scientifique. En outre l'attrait général pour les constellations en tant qu'images figurées n'est jamais traité par Béatrice BAKHOUCHE comme un trait de littérarité. On ne peut que regretter que le livre qui semblait présenter au départ une réflexion sur la vulgarisation des théories scientifiques grecques à Rome soit au total un aperçu parfois rapide et schématique sur les théories, les textes et la multiplicité des problèmes qu'ils posent. Des interrogations naissent à la lecture : pourquoi la science romaine se contente-t-elle de données obsolètes ? Pourquoi cependant ce goût pour les autorités et cette présence de l'astronomie dans des textes aussi divers ? Pourquoi des transformations de chiffres ou de données par rapport aux originaux grecs ? L'auteur n'y répond pas et ainsi donne une image assez triste de l'astronomie romaine, même si elle conclut sur la survie paradoxale de ces œuvres au Moyen Âge. Le chapitre final qui donne quelques indications sur l'utilisation médiévale ne permet pas de mieux définir ces textes, relégués au rang d'intermédiaires. Ainsi, ce livre apporte des éléments d'explication sur les questions astronomiques mais semble une étape

dans une réflexion plus approfondie sur l'écriture romaine de ces théories et sur la vulgarisation astronomique.

Joëlle DUCOS.

Sciences historiques.

Erik CHRISTIANSEN, *A history of Rome. From Town to Empire and from Empire to Town* : Aarhus, Aarhus University Press, 1995, 221 pages, 13 cartes, 1 tableau.

L'auteur présente ici une nouvelle version, en anglais, d'un ouvrage qu'il a publié en danois en 1989. Le livre, conçu comme une introduction à l'histoire romaine destinée aux étudiants, atteint tout à fait son but. Cette synthèse politique, économique et sociale va de la fondation de la Ville à Théodoric et même à l'empire d'Orient d'Héraclius, avec parfois quelques aperçus sur les rapports entre l'histoire et la vie intellectuelle (rôle du stoïcisme dans l'empire, de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, de la conception augustinienne du temps par opposition au paganisme...). Elle apporte d'utiles éclairages sur l'arrière-plan socio-économique des événements tout en prenant ses distances par rapport aux analyses marxistes ; c'est ainsi qu'est privilégiée l'étude de la fonction économique de l'esclavage et de son influence sur la politique extérieure, le système permettant aux citoyens de se consacrer à la guerre sans que la production en souffre.

Erik CHRISTIANSEN prend soin de mettre en garde à la fois contre un excès de confiance à l'égard des historiens antiques (par exemple à propos des Julio-Claudiens) et contre une vision anachronique de Rome en dégageant les différences qui existent entre les mentalités et les usages antiques et les nôtres. Les trois premiers chapitres, qui précèdent l'exposé chronologique des périodes que l'auteur distingue dans l'histoire romaine, illustrent bien ce souci pédagogique : on y donne certaines précisions (esclavage, conjonction d'une civilisation urbaine et d'une société agraire, importance de la Méditerranée, du développement technique, *ciuis Romanus*, liberté...) pour montrer la spécificité du monde romain ; on propose une réflexion sur les sources dont dispose l'historien en soulignant les précautions à prendre dans leur interprétation et en esquissant l'histoire des sciences dont relèvent ces sources ; on y dresse aussi un tableau de l'histoire de l'histoire antique. Cette dimension épistémologique de l'ouvrage est d'un grand intérêt et offre aux étudiants des repères nécessaires et une excellente méthode.

Une bibliographie commentée et classée guide le lecteur ; un tableau chronologique qui choisit de reprendre les faits étudiés dans l'ouvrage plutôt que de les compléter en signalant ceux que la synthèse a contraint à passer sous silence, et de nombreuses cartes très claires, souvent en couleurs, complètent ce livre élégant et utile.

Rémy POIGNAULT.

Aldo SCHIAVONE, *La storia spezzata. Roma antica e Occidente moderno* : Bari, Laterza, 1996, 262 pages (Collection *Quadrante*).

L'auteur, Professeur de droit romain à l'Université de Florence, propose une interprétation nouvelle de l'histoire de Rome « du point de vue de la continuité de l'histoire européenne ». Une prodigieuse érudition, qui embrasse une durée allant